

nous abritent comme ils ont abrité mon père?... Jamais, peut-être ! Et puis, reprit-il avec un redoublement de désespoir, comment me consolern-je de te laisser seule ici, ma pauvre Jeanne, ange d'innocence. Quel sera ton sort si les démons qui nous poursuivent ne respectent pas ton isolement ? si le secours qui m'a été promis n'est point effacé, qui te protégera ?

La châtelaine retira sa main de celle de son mari, puis, l'élevant au ciel avec un geste plein de foi et d'enthousiasme religieux : "Dieu," répondit-elle.

II.

Le baron Louis de Glenvenez appartenait à une famille noble de la Bretagne. Il resta orphelin de bonne heure, ayant perdu, à des intervalles très rapprochés, son père, tué par un boulet à la bataille d'Ouessant, et sa mère, morte d'une maladie de langueur. A peine sorti du collège, il entra, comme tous ses ancêtres, dans la marine royale. Quelques années après, il avait obtenu le commandement d'une frégate. Ce jeune officier d'une bravoure déjà éprouvée dans plusieurs combats contre les Anglais, semblait destiné à une haute fortune, lorsque la révolution éclata. On sait quel désordre l'émigration jeta au milieu des flottes françaises, qui se trouvaient tout à coup presque entièrement privées de chefs. Le baron de Glenvenez ne haïssait pas les idées nouvelles, son noble cœur applaudissait même secrètement aux efforts du tiers état, mais il était sous le joug des préjugés de sa famille. Il ne voulut pas, comme la plupart de ses amis, faire ce qu'ils appelaient la promenade de Coblenz, mais il quitta le service et se retira dans son château. Là, il essaya toutes les misères de l'oisiveté. Dévoré d'ennui, il allait s'embarquer pour l'Amérique, afin d'y chercher des fatigues et des périls, lorsqu'il rencontra par hasard, dans un castel voisin, mademoiselle Jeanne de Loernequer, unique enfant du comte de Loernequer, ex-colonel d'un régiment de cavalerie. Cette âme, avide d'émotions, s'éprit aussitôt de la belle jeune fille, qui de son côté, ne fut pas insensible à son amour. Il demanda sa main, qu'il eut le bonheur d'obtenir. Son existence alors changea entièrement de face ; il oublia facilement le passé, ses illusions perdues, sa carrière à jamais brisée, la chute même de ses généreuses espérances, pour ne plus songer qu'aux saintes joies du mariage. Il entraîna sa jeune femme dans son nid de granit, au milieu de ses grands arbres séculaires, et il commença une nouvelle vie. L'orage qui grondait sur la France venait expirer à la lisière de ses bois silencieux. Pendant trois années, ils vécurent au sein d'un délicieux repos, bientôt embellis par la présence d'un enfant.

L'heureux couple aurait peut-être traversé sans douleur l'époque la plus désastreuse de la révolution, grâce à ce complet isolement du monde, si un malheur terrible n'était pas venu fondre sur eux, comme une tempête, et détruire inopinément toute leur félicité. Un soir, un messager vint apporter au baron une lettre de Nantes. Cette lettre était du comte de Loernequer, arrêté comme suspect et emprisonné. Il priait son gendre de venir le trouver et de lui sa bénédiction à sa fille, qu'il n'espérait plus revoir. Sans perdre un seul instant, M. de Glenvenez monta à cheval et partit seul malgré les vives instances de sa femme qui le suppliait de l'emmener avec lui. Arrivé à Nantes, il se rendit à la prison de la ville. Il demanda à voir son beau-père au premier geôlier qu'il rencontra ; mais il n'eut que de grossiers refus. On

avait donné l'ordre de ne pas laisser communiquer les prisonniers avec les habitants.

Comme il se retirait, le désespoir au cœur, il fut accosté par un homme de haute taille, aux cheveux noirs aplatis sur les tempes, au teint olivâtre, aux gestes brusques et saccadés.

"Que peut-on faire pour ton service, citoyen ?" dit l'étranger d'une voix rauque.

M. de Glenvenez, arraché par cette apostrophe à ses douloureuses préoccupations, n'éprouva aucun sentiment de méfiance, il envisagea au contraire cette rencontre comme une bonne fortune du hasard dont il fallait profiter avec empressement.

"Vous êtes bien bon de vous intéresser à mes affaires, monsieur, répondit le baron, et je vous remercie de tout mon cœur, mais il est douteux que vous puissiez m'être utile.

—Qui sait ? répliqua l'inconnu en fixant sur son interlocuteur ses petits yeux inquiets, qui sait ? aujourd'hui moins que jamais, il ne faut pas se fier à l'habit. Les plus puissants ne sont pas les mieux vêtus."

M. de Glenvenez ne fit pas grande attention à cette phrase prononcée avec quelque aigreur. Il vivait si loin des hommes depuis son mariage qu'il était tout à fait ignorant des mœurs et des usages nouveaux ; il attribua à une légère susceptibilité d'amour-propre la remarque de son officieux *ami*, et, pour réparer la faute de politesse qu'il craignait d'avoir commise, il s'empressa de répondre : "Je vous en supplie, monsieur, ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles, je ne nie point que vous ayez la volonté et le pouvoir de me rendre service ; je dis seulement que, dans la circonstance particulière où je me trouve, il est à craindre que votre crédit ne soit pas à la hauteur de votre obligation. Je désirerais voir un prisonnier.

—N'est-ce que cela, citoyen ; mais c'est une bagatelle, et tu ne pouvais mieux t'adresser, car je suis un employé supérieur des prisons.

—Alors, que le nom de Dieu soit béni !" s'écria le jeune baron en prenant le bras de sa nouvelle connaissance et en l'entraînant à l'écart pour lui raconter avec réserve, mais sans détours, les motifs de son voyage à Nantes.

Le récit achevé, l'inconnu demeura quelques instants en silence. Il paraissait réfléchir.

"Tu as du bonheur, dit-il enfin d'une voix où perçait une imperceptible ironie, car personne dans cette ville n'est aussi bien que moi en position de te faciliter une entrevue avec ton beau-père. Maintenant, dis-moi ton nom, afin que je puisse l'inscrire sur un laissez-passer.

—Louis de Glenvenez, ancien officier de marine, aujourd'hui retiré au château de Glenvenez, près de Quimperlé.

—C'est bien, c'est bien, voilà des détails plus que je n'en demande." Puis l'employé des prisons s'éloigna de quelques pas, tira de sa poche un portefeuille de maroquin rouge, arracha une page blanche et se mit à griffonner quelques lignes au crayon.

"Voilà ton affaire, jeune homme. Avec ce petit morceau de papier, tu pénétreras dans la prison. Le premier geôlier à qui tu le montreras, te conduira ensuite auprès du citoyen Loernequer. Adieu bonne chance."

Enchanté d'avoir obtenu ce premier succès, M. de Glenvenez songea à profiter des heureuses dispositions du fonctionnaire public. Voir M. de Loernequer, c'était quelque chose, mais il fallait surtout l'arracher à l'implacable tribunal qui allait l'appeler devant lui.

"Je vous remercie mille fois de vos bons

procédés à mon égard, s'écria le jeune homme avec un élan de sincère reconnaissance. Ayez la certitude que vous n'obligez pas un ingrat et que je conserverai toute ma vie le souvenir de votre généreuse conduite. A votre tour veuillez m'apprendre votre nom.

—Mon nom, dit l'inconnu d'un air railleur, il est inutile que je te l'apprenne. Tu le sauras plus tard si tu as encore besoin de moi. D'ailleurs, on me trouve presque toujours à la prison. Encore une fois, adieu, citoyen."

M. de Glenvenez ne voulut pas insister, respectant la réserve de son bienfaiteur comme le scrupule d'un noble cœur. Il craignait aussi de compromettre l'avenir en se montrant importun sans nécessité. Avant de se séparer de l'inconnu, il lui tendit la main avec effusion ; mais celui-ci feignit de ne pas apercevoir ce geste amical auquel il ne répondit pas. Il salua de la tête et s'éloigna.

Muni du laissez-passer, le baron retourna aussitôt à la prison ; il allait franchir le seuil de la porte redoutable, au milieu d'une nuée de guichetiers et de gendarmes à la mine farouche, lorsqu'il entendit prononcer son nom dans la rue.

Il revint sur ses pas et aperçut un marin qui accourait à toutes jambes.

Le nouveau venu était un jeune homme de trente ans environ, petit, mais robuste, au teint brun, à la physionomie pleine de franchise et de loyauté. Ses yeux noirs bien fendus étaient parlants, ils exprimaient une rare énergie jointe à toutes les nobles qualités du cœur. Quoique sa tournure révélât des habitudes peu aristocratiques, il y avait dans tous ses mouvements une certaine grâce, une certaine aisance qui révélait beaucoup de distinction naturelle.

"Comme te voilà grandi, Glenvenez, s'écria le marin en arrivant, il faut pardieu avoir passé dix années ensemble entre les quatre murailles d'une classe, en face du même pédagogue érachant grec et latin, pour se reconnaître encore après tant de métamorphoses. Sais-tu que tu filais d'une jolie façon, tout à l'heure. Je ne suis pas si fin voilier, moi, car je cours après toi depuis dix minutes, et j'ai cru que je ne pourrais t'atteindre. Ouf, je suis tout essoufflé.

Le marin souleva le grand chapeau qui couvrait ses cheveux d'un noir de jais et s'esuya le front. M. de Glenvenez avait reconnu un de ses anciens camarades de collège, Charles Le Groix, fils d'un armateur de Saint-Malo ; il se jeta à son cou et l'embrassa comme on embrasse toujours ses amis d'enfance, avec une véritable effusion de cœur.

"Où allais-tu donc ainsi, reprit le jeune marin, j'espère que tu n'as personne qui te soit cher dans ces infâmes cachots dont il ne sort plus que des cadavres. Oh ! si tu savais comme moi tout ce qui se passe dans cette grande maison noire qui nous regarde d'un air sinistre. C'est une horreur ! Mais, dis-moi, aurais-tu la curiosité d'y pénétrer ?

—Hélas ! je vais y visiter un parent, presqu'un père, M. de Loernequer, dont j'ai épousé la fille.

—Comment tu as épousé la charmante mademoiselle de Loernequer ! Elle était bien belle quand elle vint, il y a quatre ans, passer la saison du carnaval à Nantes. Tous les hommes étaient amoureux d'elle ; mais s'il y eut beaucoup d'appelés, il ne devait y avoir qu'un élu, Louis de Glenvenez. Tu peux, ma foi, te vanter de posséder la perle de la Bretagne.

—Et toi, dit le baron, n'es-tu pas marié ?